

Les faits sont patents, discordants, grossiers... Ils entendent parler fort. À ceux qui s'intéressent aux choses importantes, je laisse les faits, entassés comme des pierres géantes. Ce qui m'intéresse, moi, c'est seulement ce qu'ils chuchotent entre eux. De

**ASLI ERDOĞAN**

# Le bâtiment de pierre

récit traduit du turc par Jean Descat

façon indistincte, obsédante. Je fouille parmi toutes ces pierres, en quête d'une poignée de vérité, ou du moins de ce qui, jadis, s'appelait ainsi, mais qui n'a plus de nom. Par-delà un éclair lumineux, je cherche...



“LETTRES TURQUES”  
série dirigée par Timour Muhidine

## LE POINT DE VUE DES ÉDITEURS

Au cœur de l'onirisme, à la frontière du visible et de l'invisible, entre mémoire, rêve et cris, une femme se souvient du Bâtiment de pierre. Dans cette prison, des militants politiques, des intellectuels récalcitrants à la censure, des gosses des rues – petits voleurs de misère – se retrouvaient pris au piège.

De ce monde de terreur véritable, la narratrice de ce récit est pourtant revenue et sa voix, en une étrange élégie, se fait l'écho d'un ange, un homme qui s'est éteint dans cette prison en lui laissant ses yeux.

Ce livre est un chant dont la partition poétique autorise le motif en lui donnant parfois une douceur paradoxalement inconcevable. Un texte rare sur l'un des non-dits de la vie en Turquie.

ASLI ERDOĞAN

*Aslı Erdoğan vit à Istanbul où elle intervient dans le champ politique, notamment pour défendre les droits de l'homme. Physicienne de formation, elle a travaillé au Centre européen de recherches nucléaires de Genève ; elle se consacre désormais à l'écriture. Ses livres sont traduits en Europe comme aux États-Unis.*

DU MÊME AUTEUR

*LA VILLE DONT LA CAPE EST ROUGE*, Actes Sud, 2003.

*LE MANDARIN MIRACULEUX*, Actes Sud, 2006.

*LES OISEAUX DE BOIS*, Actes Sud, 2009.

*JE T'INTERPELLE DANS LA NUIT*, Meet, 2009.

Titre original :

*Taş Bina ve Diğerleri*

Éditeur original :

Everest Yay, Istanbul

© Aslı Erdoğan, 2009

publié avec l'accord de l'agence littéraire

Pierre Astier & Associés

© ACTES SUD, 2013

pour la traduction française

ISBN 978-2-330-01693-7

ASLI ERDOĞAN

# Le bâtiment de pierre

récit traduit du turc par Jean Descat

*ACTES SUD*

Extrait de la publication



# COMMENCEMENT



Les faits sont patents, discordants, grossiers... Ils entendent parler fort. À ceux qui s'intéressent aux choses importantes, je laisse les faits, entassés comme des pierres géantes. Ce qui m'intéresse, moi, c'est seulement ce qu'ils chuchotent entre eux. De façon indistincte, obsédante. Je fouille parmi toutes ces pierres, en quête d'une poignée de vérité, ou du moins de ce qui, jadis, s'appelait ainsi, mais qui n'a plus de nom. Par-delà un éclair lumineux, je cherche, toujours plus profond, avec l'espoir, si je reviens, de rapporter une poignée de sable qui glissera entre mes mains, je suis en quête de la chanson du sable. "Qui parle de l'ombre dit vrai." La vérité dialogue avec les ombres. Aujourd'hui, je vais parler du bâtiment de pierre où le destin se cache dans un coin, où l'on observe à distance le revers des mots. Il a été construit bien avant ma naissance, il a cinq étages sans compter le sous-sol, et un escalier d'entrée.

Si l'on veut écrire, on doit le faire avec son corps nu et vulnérable sous la peau... Les mots

ne parlent qu'avec les autres mots. Prenez un V, un I et un E et vous écrivez Vie. À condition de ne pas vous tromper dans l'ordre des lettres, de ne pas, comme dans la légende, laisser tomber une lettre et tuer l'argile vivante. J'écris la vie pour ceux qui peuvent la cueillir dans un souffle, dans un soupir. Comme on cueille un fruit sur la branche, comme on arrache une racine. Il te reste le murmure que tu perçois en plaçant contre ton oreille un coquillage vide. La vie : mot qui s'insinue dans ta moelle et dans tes os, murmure évoquant la douleur, son qu'emplissent les océans.

Un petit enfant a dit un jour : si tu ne profites pas de la vie, c'est elle qui profitera de toi. C'était un enfant aux yeux noirs, né de l'union de deux ténèbres, qui a connu très tard le bâtiment de pierre. Il n'a plus jamais eu peur, parce qu'il se rappelait sa première frayeur, ou peut-être parce qu'il l'avait oubliée... Il paraît qu'il riait pour un rien.

Imaginez ceci : dans la rue qui mène au bâtiment de pierre, il y a un café, devant le café, été comme hiver, se tient un homme. À l'intérieur du bâtiment, une immense cour. Bordant les escaliers qui entourent la cour, des fils de fer barbelés dépassant la taille d'un homme... Pour que personne ne se jette en bas. Parce que depuis deux ans la vie d'un homme a trop de valeur pour le laisser se fracasser sur les pierres. Dehors, un escalier de secours en colimaçon

monte jusqu'au cinquième étage. La nuit, dans le pâle clair de lune, des ombres montent l'escalier, mais personne, jamais, ne descend. Cet homme est toujours là, sur le dallage, vestige d'une époque inconnue... Assis sur des journaux et des cartons ramassés ici et là. À côté de lui, des bouteilles vides, des traces de nourriture, d'urine et de vomissures. Son visage, rugueux comme le sol lunaire, est divisé en deux parties inégales par une profonde cicatrice, il ne livre aucun secret, il ne révèle même pas son âge. Mais si vous suivez cette cicatrice, sur le crâne défoncé par endroits, comme on parcourt un sentier de montagne, jusqu'au bord triste et désert des orbites, vous vous trouverez devant un gouffre. Un gouffre qui parle non la langue des hommes, mais celle du vent, de la lune et des pierres. Vous n'oserez pas lui demander son nom, mais vous pourrez le désigner par la première lettre de l'alphabet : A.

La vie des clients de ce café est si simple, si banale, que si l'on veut la raconter, les mots semblent artificiels, contraints, pompeux. Ici, d'ailleurs, on ne parle pas beaucoup de soi-même, et si on essaie de le faire, personne ne vous écoute. Même si le café est bondé, les clients sont persuadés que dans la nature humaine le bien est associé au désastre, à la défaite et à l'humiliation, mais ils ne comprennent pas pourquoi il y a tant de mal en ce monde. Chacun est confronté à la pauvreté, au

dénuement, au désenchantement, toutes choses qu'il définit comme son "univers".

Il serre les poings, jure, se bat, vole, se démène, mais surtout se résigne... D'ailleurs il n'a guère le choix. Il faut dire que parfois l'enfer lui-même est moins affreux, car on y trouve un verre de thé, un coin à soi, une main amicale, un sourire, une mélodie familière.

Imaginez, en face du café dépourvu d'enseigne, un bar qui n'accepte guère que les clients assidus, avec un employé consciencieux qui reste devant la porte jusqu'au matin pour aider les ivrognes et autres quidams à monter dans un taxi. Tous les habitués de ce bar ont une histoire qu'ils espèrent bien raconter un jour. Ils se sont mis en tête de dire un conte sur l'être humain... (L'art de conter une histoire n'est-il pas un peu celui d'attiser les braises sans se brûler les doigts ?) Cela laisse dans la bouche le goût acidulé de la mort. Las de ce monde figé, de toutes ces immondices que l'on appelle système, du labyrinthe des âmes réglé comme une horloge, dans un dernier élan d'espoir, ils tournent les yeux vers la rue. Vers la pénombre silencieuse des petites rues que l'on entrevoit au-delà des images réfléchies par les vitres... Vers les cours, les caves, les tunnels, les passages secrets que le spectre de la liberté parcourt en traînant ses chaînes... Ils déambulent à grand bruit dans ces rues où ils sont comme chez eux, en laissant des empreintes profondes, ils descendent les

escaliers que d'autres ont balayés, puis ils s'en vont. La pauvreté, quelques faveurs qu'on leur accorde parfois, la bassesse leur sont un plaisant privilège. Qui ne souhaiterait mener une vie de combats et d'aventures ? Dotés de corps de titans, ils ont voulu payer de leur personne. Ils ont eu largement leur part des querelles et des combats, ils ont pris tous les risques. Sans rien attendre en retour, ils ont offert à ce monde indifférent leurs paroles, ces mots en lettres majuscules où ils peuvent voir leur propre reflet. Ils reviennent des ruelles où ils ont tant de fois vaincu le désespoir, des lieux où ils ont abandonné au destin tant d'histoires, de fautes, de péchés et d'aveux stéréotypés. Pour aller fonder, par-delà le bien et le mal, l'enfer de la liberté... Loin du bien évident et du mal avéré, dans la sécurité du médiocre... Toute vie d'homme est finalement une défaite, mais pour certains la défaite est grandiose.

Les clients du café connaissent bien l'enfer, même s'ils ne l'appellent pas par son nom... Le mot "liberté" leur rappelle la cour entourée de barbelés. Quant à "homme"... N'est-on pas homme dès sa naissance, dès son premier cri ? Mais il est difficile de l'admettre et plus encore de s'en accommoder.

Mais revenons à A... Personne ne fait attention à lui. Il gît comme un sac vide devant une fenêtre. Il s'est vautré ainsi devant toutes les portes auxquelles il a frappé. Toutes les rues lui

appartiennent, mais il ne va nulle part. À croire qu'il s'est attaché à un objet – le poêle, peut-être, ou le téléviseur – qui se trouve à l'intérieur... Un objet qui lui fait défaut... La vitre crasseuse réfléchit l'image de son existence. Elle est couverte de taches... Son existence est un poème sur l'homme.

Parfois, lorsque la vie, restée plantée en lui comme une écharde, se met à grossir, il éclate d'un rire nocturne. Il rit aux larmes, il se roule par terre, il se relève, il continue de rire, c'est plus fort que lui. Le halo de la folie ne le met pas à l'abri du froid, de la douleur, des coups, mais le protège de ses premiers souvenirs du bâtiment de pierre. Il paraît qu'il rit même sous les coups, à croire qu'il n'a jamais pleuré depuis qu'il est au monde. (Il faut dire que la morosité est un luxe qui n'est pas à la portée de tous.) Il n'essaie pas de comprendre le monde – je crois que j'essaie de le faire pour lui. Il ne se fâche pas non plus... Il s'est imprégné du monde comme une éponge s'imbibe de l'eau sale dans laquelle on l'a jetée. Et le monde s'est imprégné de lui... Sous nos yeux, il vieillit, se dégrade, se creuse, se transforme en boue. Il faut dire que ce qu'on appelle "monde" n'est rien de plus qu'une image qui se forme sur une vitre embuée ! Un long poème sur rien, tout souillé de taches. Parle un peu, A. Protège du verbe ton ombre. Donne-lui assez d'ombre, fais parler le réel avec le poids des ombres.

Nous rirons plus tard, pour l'instant je vais vous emmener dans le bâtiment de pierre. Arrivé à l'angle de l'édifice, vous aurez l'impression d'être dans une impasse, mais droit devant, au pied de l'escalier, la rue tourne à gauche. Vous vous arrêterez là pour dire adieu au monde des hommes. Le chemin qui nous a menés ici est sans retour. Dedans, nuit et jour, la lumière est allumée, tout est exposé à une clarté violente et impitoyable et chacun est réduit à son ombre. À chaque question, il faut faire une réponse brève, une destinée tient en quelques phrases. Il faut avouer. Le temps n'a plus d'autre sens. L'homme est le plus vieux des mystères, c'est de la matière qui parle.

Autrefois, j'ai aimé quelqu'un. Il est parti en me laissant ses yeux. Il n'avait personne à me laisser. Aimer... Ce mot-là, je l'ai trouvé en fouillant dans mon cœur, en sondant inlassablement ces épaisses ténèbres. Mais personne ne m'a dit que "chacun tue celui qu'il aime" ! Nous étions ensemble dans l'édifice de pierre. J'ai longtemps prêté l'oreille aux bruits. Quand mon tour est venu, le jour n'était pas encore levé.

Bien sûr, vous ne me croyez pas. Vous pensez que ce bâtiment est issu de mon rêve ? Mais nos rêves ne sont-ils pas le levain de la pâte dont nous sommes pétris ? Finalement, l'aube va naître, des traînées rouge sang vont apparaître à l'horizon... Dans le ciel tendu, terne, tout plat, les étoiles vont se solidifier et disparaître l'une

après l'autre. La dernière laissera pendre une corde vers le bas, vers nous. Ta nuit muette, tes mots coupés en deux et ensanglantés, tes ombres errantes, privées de leur maître, tes rêves couleur de cœur dont personne ne veut, tes mots ailés vont pouvoir y grimper... Tous tes rêves, venus vivre parmi nous et repartis sans crier gare, vont pouvoir se hisser vers les profondeurs... Dans les tréfonds où se perdent tout homme et toute chose...

Mais vous ne m'entendez pas ? J'aurais peut-être dû faire mon récit au passé. J'ai attaqué ma chanson dans le mauvais sens, par la mauvaise note.

HOMMES



A. n'a jamais pu terminer son histoire, les cercles de l'enfer sont plus sinueux que la vie de l'homme... Tandis que les jours passaient, que les saisons se succédaient, il a tracé dans l'orbite du bâtiment de pierre des cercles qui, tour à tour, s'élargissaient et se rétrécissaient. Il a marché, marché, marché sans relâche, jusqu'à tomber sur les dalles, épuisé de fatigue. Sur les chemins de la vie et les rivages de la mort. Il est resté, tel un rouleau de parchemin froissé, devant les portes qu'il n'a jamais été autorisé à franchir, tout tremblant de froid, dans la boue et les traces d'urine... Il a raconté... En riant à tout propos, de plus en plus... Il n'a trouvé personne pour l'écouter. C'est ainsi qu'il a appris à bavarder avec les mots, les oiseaux et les vents...

La dernière fois que je l'ai vu, il baissait sa tête alourdie. Ses cheveux cachaient son front et ses yeux. Ce que je craignais le plus, c'était qu'il levât soudain ses yeux sur moi. C'est aussi

ce que je désirais le plus, qu'il me regarde, qu'il me voie, qu'il murmure un mot. Un signe, un reproche, un adieu. Il n'a rien fait de tout cela. Et il m'a laissé ses yeux. Il n'avait personne à me laisser.

Et puis j'ai reconnu ta voix, ma propre voix qui avait pris vie en toi. Curieusement, ce que je redoutais le plus, c'était que tu pleures, que tu supplies, que tu t'effondres. Tu n'as rien fait de tout cela. Comme si la mort, la fin dramatique que je me réservais, était un point d'éternité. Toi, tu es resté au beau milieu d'une phrase que l'aube n'a pas pu t'arracher. Avec dans tes yeux un scintillement cendré... Tu as allumé la dernière bougie de ta résistance et tu l'as offerte à l'aube.

Ta tête s'est affaissée. Comme si, curieusement, tu avais réussi à faire pousser des fleurs parmi les bouts de papier qu'on avait collés sur tes blessures. Tes yeux étaient comme deux étoiles humides cachées dans les branches. Je me suis dit que tu les avais oubliés. J'ai écarté une à une les branches. J'ai cherché, des jours, des nuits, des années durant. Quand j'ai eu fini, tu étais parti depuis longtemps.